

‘L’expérience dépressive’ d’Yves Prigent

La lecture de ce livre est un délice, les chapitres sont comme les bouchées d’un met exquis que l’on savoure, que l’on mastique lentement pour en extraire l’essence sublime, pour que le suc l’imprègne au plus profond de nous et nourrisse notre être. Il fait du bien au ventre comme au cœur.

Yves Prigent (né en 1933) est neuro-psychiatre, psychanalyste et expert judiciaire et conseiller scientifique de l’Union nationale pour la prévention du suicide (en 2004). Il a fréquenté le séminaire de Jacques Lacan dans les années 1960, a travaillé à l’hôpital de Pont-l’Abbé, et exerce aujourd’hui en libéral à Quimper. Spécialiste de la dépression, du suicide et de la violence, il a écrit de nombreux ouvrages dont: La cruauté ordinaire, Vivre la séparation, La dépression, Une vie singulière...

Pour lui, la dépression, c’est une véritable traversée spirituelle. Son livre prend source dans l’expérience vécue qu’il partage avec ses patients, suis son cours sur le chemin de foi qu’ils parcourent ensemble, parfois comme un chemin de croix. De rivières en fleuves la vie coule tout au long de ce livre, avant de rejoindre la mer...

Si nous conduisons notre vie comme sur un circuit, nous risquons de tourner en rond longtemps ! car sur sa route il y a des virages, des ralentis, des grandes lignes droites, des chicanes, des embouteillages, bref, tout ce qui rend le voyage moins monotone, le plaisir de découvrir un nouveau paysage à chaque tournant, d’y faire des rencontres, bonnes et moins bonnes, mais combien enrichissante ! Car, on le sait bien, sinon on fini par s’endormir au volant, et c’est l’accident...

Et comme dit Annick de Souzenelle « Peut importe tout le chemin que vous faite, pourvu que ce soit vers vous »

.....

L’adhésion confiante et lucide à la vie est une « foi »

Mes patients me l’ont apprises P 9

La foi, comme l’amour ou la guerre, c’est violent et intérieur, vivant comme une passion

Cette confiance dans notre profondeur vivante m’a paru mériter de porter le beau nom de foi, pour en marquer son caractère radicale, en quelque sorte, sacré.

La confiance existentielle que je nomme la foi est une posture de tout l’être, attentif à ce qui jaillit du plus profond de lui même et qui choisit globalement de se laisser guider par elle.

Ceux qui ont accepter d’être vivants: Leur navigation se fait à la boussole, selon leur cap, ce qui ne les empêche pas de veiller aux écueils et de faire parfois de grands saluts aux autres bateaux qui croisent alentour. La route qu’ils suivent est leur route et ils peuvent à

Nathalie Janvier

tout moment en changer, sûrs de l'avis de leur boussole, de la sagesse, de la sensibilité, de la force de leur désir.

Le signe que notre désir est bien là à l'oeuvre dans notre existence, c'est ce frémissement profond, cette vibration chaude de tout notre être qu'on nomme du nom beau et grave de plaisir. Ma foi est celle de mon désir dont la vérité est attestée par mon plaisir.

Celui qui s'engage dans cette navigation, le désir en poupe, la boussole bien débloquée est forcément un homme de foi.

Quelques figures pour laisser entrevoir que cette « foi » sauve quand elle est là et perd quand elle s'absente P19

En vérifiant sa puissance on croit vérifier son existence .

A propos de l'alcoolique qui s'est trompé d'ivresse:

Je plains ceux qui ne tiennent pas l'ivresse pour leur état optimum « optimisé » c'est qu'ils n'ont jamais été ivres joyeusement, qu'ils n'ont pas connu ces grandes noces du dedans et du dehors, du moi et du monde, des uns et des autres.

A propos de la femme parfaite, parfaitement froide:

Le terrible avec le plaisir, c'est que quand on le demande, vraiment, on l'a. C'est pourquoi on ne le demande pas souvent p26

Une voix se sera fait entendre, dérangeante et insolite, celle de cet enfant insolent et exigeant, jovial et canaille, que cette femme raisonnable et parfaite avait rangé avec ses dernières poupées'

A propos du bon vivant qui ne vit pas:

On ne construit pas ses rêves dans le tumulte. il saura se mettre du côté des rieurs, de ceux qui acceptent de perdre la face pour garder le fond.

A propos de la petite fille modèle (qui fait dans sa culotte) et de la mère mannequin:

Cette petite fille vous dit merde, à sa manière, comme elle peut.

Ces êtres ont refusé leur folie et leur enfance, ils se donnent de la peine pour les retrouver

Faire irruption dans un système d'existence doucement mortel pour y faire respecter les exigences radicales du vivant.

Tous ces êtres ont pour lui en commun d'être trop adultes, trop raisonnables, trop sages.

Ce qui ne va pas c'est avant tout leur manque de folie

Je vois des adultes à qui l'enfant en eux mène la vie dure, se démenant, frappant à la porte.

Si on déprime, si on craque, c'est que l'adulte n'a pas tout à fait étouffé l'enfant, c'est que le désir se sent capable de prendre le pouvoir, à sa manière, par un coup de faiblesse.P36

Les troubles qu'on désigne du mot vaste et commode de dépression, naissent d'un refus d'être ce que nous sommes, c'est à dire des êtres de désir.P37

La dépression, qui est la conséquence d'un manque de foi en notre profondeur brûlante peut être l'occasion de la retrouver.

De passer outre à cette crainte de se laisser porter par son désir requiert l'acceptation d'un certain parcours, d'une certaine trajectoire et aussi de certains avatars et que cette acceptation confiante demande un mouvement d'ouverture de tout l'être que j'appelle la foi.

La libre circulation du désir, l'acceptation confiante d'un certain parcours, c'est ce que j'entends par « foi » P39

I- L'approche systémique:une synthèse provisoire et personnelle P42

L'approche systémique est un mode de pensée et d'expression qui voit le réel comme un système.

Elle a l'ambition de synthétiser en simplifiant les détails des phénomènes et en s'attachant à leur relation et à leur mouvement.

L'approche systémique, par construction de modèles, ne prétend pas se référer à la vérité. Un modèle est un bon modèle quand il sert, c'est à dire qu'il aide à lire le réel, à réfléchir, à communiquer et si possible à agir. On dit qu'il est opératoire.

C'est une vérité à hauteur d'homme, une vérité qui dit 'je' sans honte et sans pudeur, une vérité peut être plus vraie, au moins dans ce domaine, parce qu'elle n'est pas la vérité.

II- Le modèle topique ou les lieux de l'être: P44 - voir modèle 1

Le modèle topique indique les différents 'lieux' de la personnalités, on dit aussi les différentes 'instances', où se déroule la trajectoire, le parcours du désir.

Le désir est au centre , ce centre de l'homme est le lieu de son être.

1- Désir et parole:

Le désir fonctionne dans le plaisir, il s'exprime par la parole. le désir exprimé ou non est appelé l'autorité, dans le sens du pouvoir de l'auteur, du droit d'auteur. Le désir quand il s'exerce conserve son objet, il est ouvert sur l'infini, il s'agit globalement du désir de l'être.

2- Besoins et discours:

Domaine de l'extériorité. Les besoins sont d'avoir, de savoir, de pouvoir.

Le besoin s'exprime dans un langage plus froid, plus précis, souvent stérile, que nous appellerons 'discours'.

L'opposition entre désir et besoins est relationnelle et tensionnelle, ils ont besoin l'un de l'autre. On peut alors dire que la vie serait un flux d'oscillations de l'être à l'existence et de l'existence à l'être, du désir au besoin et du besoin au désir.

Satisfaire un besoin de l'existence en réponse à une nécessité de circonstances extérieures, qui n'a rien de personnel; n'est pas la même chose que le désir qui lui exprime et concerne l'être profond.

3- Une béance où se joue la foi ou le tragique:

La trajectoire entre désir et besoins passe par le 'creux', car l'actualisation du désir dans l'existence nécessite l'acceptation de sa possible perte et de l'insatisfaction qui en résulterait.

« Tout ce qui est atteint est détruit » Monterlant

« La perte angoissante de l'amour idyllique à l'état de ménage » Kierkegaard

Toute réalisation d'un rêve, d'un désir, porte la trace d'une certaine désillusion, d'un manque, que l'on doit accepter.

Sortir son désir dans l'existence nécessite un saut au delà de ce manque: le saut existentiel.

Ce creux, cette béance, cette faille qu'il nous faut traverser pour mettre en oeuvre le désir dans notre existence est parfois comme un précipice sans fond; c'est alors que nous parlons du tragique pour exprimer cette dérégulation (sentiment d'abandon, de solitude) que représente l'absence de communication entre l'être et son existence, entre son désir et sa vie quotidienne.

4-Les symboles: ces ponts vivants:

Si le tragique nous révolte, à travers cette béance, ce creux, nous pouvons jeter des ponts, des symboles, à la fonction unifiante à l'intérieur de notre être, permettant la mise en circulation du désir de notre profondeur à notre existence quotidienne. Elle permet aussi une replongée dans notre être profond à partir de ce que nous offre la vie de tous les jours.

Le symbole a double visage: une face froide, apparente, pauvre, banale, objective (plan de l'existence) et une face chaude: invisible, profonde, riche, qui nous touche dans notre histoire (plan existentiel)

Entre ses caractéristiques matérielles, descriptives concrètement, et l'expression de ce qu'il évoque émotionnellement en profondeur pour chacun, l'ampleur de sa signification est gigantesque par rapport à la limitation dans la matière apparente.

Les attitudes où l'être se dit et s'unifie:

L'expression corporelles, yoga, zen, relaxation, l'attitude extérieure du corps qui entraîne dans l'être l'éveil de zones profondes avec un apaisement unifiant.

Les sacrements ou le jeu du sacré:

S'ils sont vécus dans la foi, peuvent représenter de puissants véhicules symboliques.

L'approche symbolique de l'eucharistie, la présence symbolique du Christ se vit dans le mystérieux humble et profond est radicalement différente de l'approche dogmatique dans le savoir compact, la formulation ou tout est joué d'avance.

La foi joue son existence avec et sur des symboles, dans la profondeur chaude de l'être, alors que certaines religions établissent des croyances et des comportements dans les zones périphériques et froides.

Le désir force les barrages:

Les maladies psychosomatiques et les autres symbolisent ce qui n'arrivent pas à se dire d'une autre manière.

Celui qui ne peut laisser circuler sa parole et son désir par des moyens symbolique recours à certains produit toxiques perturbateurs pour exalter le matériel symbolique , le faire jaillir à la conscience. Le drame de la toxicomanie tient à ce que ce jeu de symboles

dans la béance du désir ne dure pas. La prise de substance tente de refermer le creux, la béance, et transforme le désir en besoin.

La demande, démarche exposée:

Engagement de la parole vers l'existence et les autres.

Acte de foi car la parole, le désir, s'expose, atteint l'existence extérieure, les autres, qu'après avoir traversée la béance. « demander c'est s'avancer chaud et nu »

La demande est lancée comme un pont entre la profondeur mystérieuse et chaude, et les rigueurs de l'existence, entre mon désir et celui des autres.

Elle est l'art des enfants, faibles et audacieux, qui demandent et nous touchent, réveillant en nous le meilleur.

Elle est la respiration de l'âme, pour certains, la prière est la demande essentielle, chant profond de l'existant à sa source, du créé au créateur, « d'un **je** très intime à un **tu** infini »

Le va et vient des symboles:

Ces ponts sont à double sens, ils permettent aussi le retournement du besoin au désir, du quotidien tiède et terne à notre profondeur brûlante et éclatante. Cela nous bouscule, nous bascule dans ce qui vit en nous de plus intime; pour que cette symbolisation intérieure se produise, encore faut il que nous nous n'agrippions pas aux certitudes froides de notre pensées, que nous acceptions de ne pas nous contenter de vivre aux rivages de nous mêmes.

III- Modèle cinéto-dynamique (ou le parcours de l'homme) p60- voir modèle 2

Comment le désir se met en place, vit, prend des risques, et essaie de les éviter en en prenant de plus grands.

Comment la foi dans la libre circulation du désir est la condition pour que la vie en soit vraiment une.

1- La fusion sans histoire:

Relation du tout petit enfant avec sa mère:

Dans ses premières semaines, il rencontre le désir de sa mère qui lui est adéquat, elle subvient à tous ces besoins, il ne manque de rien. En fusion avec sa mère, il n'a pas véritablement de désir. Il est l'objet du désir de sa mère, elle c'est lui, lui c'est elle.

Mais cela va se gâter :

Mais non, je ne suis pas tout pour elle, non elle n'est pas tout pour moi !

La vraie relation n'est pas fusionnelle, mais tensionnelle, c'est à dire d'individu à individu
« la colonisation n'est pas l'amour »

« le désir, le plaisir, l'amour est tensionnel ou il n'est pas »

Je dois accepter cette tension à l'intérieur de moi même, et aussi entre moi et les autres, tension intérieure de la béance ouverte en moi, tension extérieure de la conséquence que je suis n'est pas ce que tu es.

Mon plaisir, mon bonheur, je les devrai à ma façon de gérer cette tension, de naviguer dans cette béance avec la jubilation du navigateur par grand vent.

Bachelard: 'l'homme est une créature du désir et non une créature du besoin' p62

2- Freud et la castration libérante:

Nathalie Janvier

A travers la thématique freudienne (le petit enfant, objet du désir de sa mère, fusionne avec elle au point de vouloir faire corps avec, d'être son partenaire sexuel (Freud) d'être son phallus (Lacan)

L'intervention du père, qui symbolise la menace de la castration, oblige l'enfant à renoncer à sa mère fusionnelle, et à se tourner sur le mode tensionnel vers les autres femmes, à travers la béance du désir.

3- Le fils prodige et l'heureuse transgression:

Avec le mythe de l'enfant prodige, la topique de Winnicott (du jeu et du doudou, objet transitionnel), Yves Prigent nous démontre des invariants:

S'exprimer dans l'existence nous rend nécessaire l'acceptation d'une chute, d'une perte, d'une béance, et la retraversée de cette béance en sens inverse permet l'accession à une plénitude de l'être de nature nouvelle, plus libre, plus tendue, plus souveraine.

Oui, cette béance, cette faille qui nous ouvre en dedans peut être un lieu heureux si nous l'habitons pour y jouer créativement, pour en faire notre atelier de création.

4 -Winnicott et le paradoxe du jeu:

Le petit enfant au tout début de son existence ne se vit pas comme séparé , le plaisir qu'il reçoit il a l'illusion qu'il se le donne à lui même.

Progressivement, devenant plus conscient et sa mère moins présente, il éprouve des manques alternant avec des moments de satisfactions: jeu de la désillusion et de l'illusion. Ainsi se trouve creusé un espace virtuel, symbolique: l'espace potentiel, médiatisé par ce que Winnicott appelle un objet transitionnel: le doudou.

5- La bible ou la parole au travers du tombeau:

Le Verbe : centre du modèle, lieu de l'être parfait, plénier, le désir à l'état pur, avant toute incarnation.

Puis il se fait chair: prend corps dans un lieu géographique, temps historique, dans une personne humaine. L'incarnation implique l'aboutissement à la mort.

Résurrection: la parole ré accède à sa plénitude : émergence sur un autre mode: la pentecôte.

La trajectoire incarnation-mort-résurrection- pentecôte, se trouve inscrite selon les invariants du modèle 2.

Comparant la parole de l'incarnation et celle de la pentecôte, nous y retrouvons le même type de rapport qu'entre le désir archaïque en forme de besoin du petit enfant et le désir souverain du plus profond de la béance.

Durant l'incarnation, cette parole est obscure, contradictoire pour ceux qui l'entendait; elle était perçue dans sa vérité qu'à celui à qui elle s'adressait.

Après la pentecôte et le passage par la béance du tombeau, la parole était devenue limpide à chacun qui l'entendait dans sa propre lanque. La parole de la pentecôte faisait ouvrir les portes, touchait les coeurs, s'adressait à tous et à chacun à la fois.

Ainsi, pour cette parole, on retrouve le nécessaire passage par une peine, un creux, une profondeur.

Est invariable la trajectoire du désir vers l'existence au travers d'une béance avec un nécessaire **retournement** vers le désir également à travers cette même béance intérieure. Si la trajectoire du désir représente cette aventure aléatoire, c'est à cause de la traversée vertigineuse du creux, mais aussi à cause de ce retournement.

Le besoin est tyrannique, buté, ne s'adresse qu'à un objet bien précis et est étranger à toute universalité. Le désir souverain est souple, capable de toucher chacun au plus profond, de s'adapter aux circonstances, de ne pas se perdre dans un objet précis.

IV- La névrose refuse au désir sa libre circulation : P72

La foi est l'acceptation d'un certain parcours, celui de la libre circulation du désir.

La névrose est le refus de ce parcours.

1- En l'enclavant et en livrant l'être au monde:

Le désir refoulé dans la zone symbolique tourne en rond et ne débouche pas sur la vie extérieure. Pour animer la vie extérieure, les sujets névrotiques vont la mettre en rapport fusionnel avec d'autres personnes ou des valeurs, et s'enclaver à l'intérieur, alors que leur vie extérieure est livrée sans défense à la colonisation par l'autre par :

- la dépendance affective : le désir de l'autre anime et donne sens à la vie.
- le conformisme: on compte sur la « vox populi » pour informer, orienter.
- l'idéalisme: on se guide sur des préceptes, des croyances, en déniaient son propre désir.

C'est un enfermement, comme on enferme un enfant pour ne pas déranger les grandes personnes qui parlent de choses dites sérieuses.

Mais ce qui est sérieux, c'est le vivant, le jaillissement chaud et gratuit qui s'émeut en nous.

NJ: Au lieu de tourner en rond dans nos retranchements internes, un retournement est nécessaire afin que la vie s'anime chaque jour comme une promesse nouvelle de réaliser nos désirs

Comment le désir énergumène devient-il se fuyard peureux ?

A cause de cette vieille histoire morale du bon et du mauvais, de l'opposition que l'on met entre la chaleur qui vient du fond de l'être et le caractère dérangeant du désir et de la parole souveraine.

Cette peur d'exister son désir est en fait lié à la peur de la mort « Ce qui est atteint est détruit »

Pour les enclavés du désir, tout contact est violence, souffrance, frustration, comme lorsqu'on effleure un abcès.

C'est une des lois radicales du vivant que si on arrête un flux il se produit d'abord une poche sous pression, puis ou bien la poche crève et se vide à l'extérieur et c'est la vie ou la poche s'enkyste et c'est la peine, la maladie, le mal être permanent.

2 - En le perdant dans les besoins:

Une autre façon d'éviter la béance: confondre désir et besoin, vivre avec ses besoins comme si c'était du désir pour éviter le retournement du besoin au désir, pour essayer de suturer la béance, pour faire l'économie du manque, de la peine, de la trajectoire du désir à l'existence.

L'existence n'est de ce fait plus une histoire où jouent la peine et le plaisir mais une succession d'événements agréables ou désagréables. L'être est soumis au sort heureux ou malheureux de ses besoins de potion et de captation.

L'essentiel alors est de tout avoir, de tout savoir, de tout pouvoir. Pour eux la plénitude c'est d'être pleins, ils aiment en consommateurs. La relation basée sur la possession et la consommation refuse à l'autre le statut d'existant, il n'est que l'objet frustrant ou gratifiant, consommable ou non que l'on peut ou non posséder.

3 - En niant que la vie soit désir:

Ici pas d'enclavement du désir ni de perte dans la possession des objets: le sujet tend à devenir objet lui même pour régler ses problèmes de relation.

On renonce au désir comme flux, à l'existence comme mouvance vivante.

L'être, et son destin, se vit comme une abstraction anhistorique, intemporelle. Cela évoque le monde de la mécanique, des ordinateurs, des objets cybernétiques, des machines-outils, des automates.

Ces personnes sont parfaitement adaptées: leur rigueur de pensée et d'action, leur fiabilité, leur capacités à d'accepter les situations et les tâches répétitives et rigides, la prévisibilité de leurs réactions, en font des personnes sur qui on peut compter (et non avec qui on doit compter), toutes qualités propres au monde des objets.

Ces individus sont tellement normaux que cela devient anormal : les normosés.

Ces personnes refusent l'histoire, changeante et renouvelée, refusent d'être des sujets qualifiés par leur désir, préfèrent se qualifier par leur production, leur fonctionnement comme des objets fabriqué en série identique, refusant l'individualité mystérieuse.

V - Synthèse aléatoire

ou le voyage du père à la mère et de la mère au père P86

C'est notre mère qui, par son amour, nous installe dans le désir d'être. Si la mère n'a pas été aimante comme il se doit (manque d'amour, colonisatrice...) l'enfant se renferme en mode interne et ne peut donc s'ouvrir à l'extérieur, emprisonné et étouffer dans ce que j'appellerai l'antichambre (de la vie ou de la mort), passage pourtant obligatoire pour relier l'intérieur à l'extérieur.

La rigueur, représenté par le père, se trouve à la périphérie du réel extérieur, là où tout est rationnel. Si le père joue son rôle, il apprendra à l'enfant à intégrer l'espace extérieur de la vie, s'il est absent, l'enfantera du mal à accepter tout ce qui est du domaine de l'autorité et du respect.

Zone des besoins: zone froide, zone du père- l'extérieur du corps, le haut du corps, tête et mains, zone d'influence du père

Zone du désir: zone chaude, zone de la mère- l'intérieur du corps, le bas du corps, zone d'influence de la mère

Entre les deux: creux où vivent les symboles, représente donc le lieu de la rencontre du père et de la mère (rencontre et non identité fusionnelle et permanente) P88

Ainsi, symboliser, c'est passer du dedans au dehors, du chaud au froid, de la mère au père et du père à la mère.

Le rôle des parents et de leur relation est donc structurant pour la personnalité de l'enfant et en particulier pour sa capacité à symboliser.

Celui qui se porte bien, qui se laisse bien porter par la vie accepte de passer avec souplesse, aisance et plaisir de l'intérieur de son corps à l'extérieur et inversement, du bas de son corps à la partie haute et inversement, de l'image de sa mère à l'image de son père et inversement. Ainsi ce trouve réalisé l'unité de notre corps.

NJ: pourrait-on ajouter: Celui qui intègre et accepte dans une relation harmonieuse son inconscient et son conscient, pourrait-il passer de l'un à l'autre grâce au creux bilingue qui traduirait les moyens d'expression de l'un et de l'autre afin que chaque partie communique en bonne relation. Ainsi ce trouverait unifier l'être dans le Soi, à la condition cependant que la négociation se fasse dans la confiance et la foi ?

Nous ne sommes pas tout rond et rose comme un enfant, mais nous ne sommes pas innocents. Heureusement, il n'y aurait plus la tension du désir, la décharge du plaisir, le travail de la peine, les chances du pardon.

Soyons comme des enfants, pas des enfants, pour 'marcher de notre père à notre mère', du canaille au sublime, du chaud au froid, il faut la démarche libre et confiante que nous avons quand nous étions enfant.

VI- Cette foi n'est pas un lieu, c'est l'acceptation de ne pas en avoir p 91

Vivre avec la foi, c'est circuler partout, prendre toutes les positions, occuper tous les lieux chauds et froids, passer sans arrêt à travers notre faille et dans les deux sens; c'est sortir son désir dans l'existence pour la subvertir, l'échauffer, l'animer, s'affronter et s'enchanter au désir des autres, mais c'est aussi lâcher ce qu'on a saisi pour rentrer en soi-même, retourner du besoin au désir à travers cette blessure de notre être, trace béante de la mort acceptée, faite nôtre.

La « foi » dont je veux parler est un flux qui a ses bras morts P95

I- La science voudrait réduire l'homme à des problèmes :

La connaissance rationnelle excelle dans les besoins actives comateuses de besoin, la science nous a fournis toutes sortes de moyen d'action . La rationalité se nourrit de problèmes, elle les crée en même temps qu'elle les consomme: recyclage parfait.

NJ: On ne nomme plus nos sentiments particuliers né de situations et relations particulières, on fait un grand sac avec une étiquette: problèmes. On fait un amalgame et

on est dans la confusion. La solution à un problème donné est plus aisée que celle qui se confond avec la personne, qui s'identifie à son 'sac de problème'

1- La psychanalyse ritualise l'inattendu:

A propos du bon aidant :

Ce miroir chaud qui ne réfléchit pas mais qui sent, ce vis à vis, cet autre particulier et vital qui réveillera la conscience vivante, c'est à dire l'espoir et la dignité, sera avant tout un être nu et vrai; intelligent mais d'une intelligence à sa place, seconde, servante humble et fidèle; il ne cherchera pas à vous comprendre comme un problème, mais à sentir avec vous ce que vous sentez, vous en plein dans le tourbillon qui va vous engloutir, lui, un pied sur la berge et un autre dans l'eau, bien mouillé lui aussi.

NJ: ne pas avoir peur de ce mouiller nous aussi !

Il reste en nous un enfant toujours prêt à rejouer sa vie si on ne le prend pas dans le défilé obligé des institutions politiques, sociales, familiales, ecclésiastiques, dans le labyrinthe complexe où ceux qui savent vous conduisent là où vous devez forcément aller.

Si, d'être humain c'était d'avoir été regardé avec humanité ne serait-ce qu'une fois ? p110

Importance de la vie symbolique et mise en garde contre la psychanalyse institutionnalisée:

La psychanalyse institutionnalisée peut être un bras mort de la foi quand elle se détourne de la réalité du patient, du thérapeute, de leur rencontre, de leur co-présence, au profit d'une recherche intemporelle et impersonnelle donc irréaliste.

La vivacité palpitante du présent avec ses devenir inattendus, ses possibles irruptifs, se trouve laminée, dévitalisée, abrasée par l'approche psychanalytique classique.

Une désillusion analytique qui ne réveillerait et ne raviverait pas l'ardente illusion, ses chants, ses rêves et ses danses, serait la plus stérile et la plus sinistre des besognes.

2 - Les sciences humaines ne sont ni l'une ni l'autre:

Winnicott nous a appris comment la vie symbolique avait pris naissance sous le signe du paradoxe et de l'ambiguïté avec l'objet transitionnel; nous avons trouvé dans nos symboles d'adultes cette même ambiguïté paradoxale, cette double face une froide, extérieure et assez précise mais l'autre chaude, profonde et personnelle à chacun. Entre les deux faces s'introduit un jeu qui à la fois fonde une certaine liberté et aussi la créativité mais du même coup rend toute approche rationnelle, scientifique, cognitive, illusoire et à la limite mortifère dans ce domaine.

3- la médecine vole les peines en objectivant le sujet:

Quand l'homme ne peut user des symboles verbaux: la parole, les images profondes, il en est réduit à utiliser son corps souffrant comme langage.

Ne pouvant formuler une plainte ou une demande en termes d'existences, il la formule en termes de médecine offrant un symptôme au médecin comme une langue étrangère à lui-même mais aussi hélas souvent au médecin.

La lecture objective de la médecine 'scientifique' est une procédure inquisitoriale destinée à trouver ce que le patient a. « Je dois bien avoir quelque chose » dit le patient.

La lecture subjective particulière ' spécifique' est destinée à trouver ce que le patient est. C'est alors une forme d'aveu: offrande d'une peine et demande d'un amour. Ignorer la profondeur de cet aveu c'est souvent pour le médecin faire manquer à un homme l'occasion précieuse d'entendre monter de son être le plus obscur une protestation, une revendication à vivre autrement. La souffrance est souvent liée en effet à une crispation douloureuse sur une position existentielle et parfois corporelle indéfiniment maintenue.

Il ne s'agit plus d'observer le malade, mais de l'écouter. Seul le malade peut 'prendre son mal en peine,' pour transformer sa souffrance en une peine qui, prenant de la profondeur, ravive la béance intérieure et sollicite le jeu symbolique.

II- L'outil pesant du concept philosophique: P127

La philosophie tient trop souvent lieu et place de vie et d'existence, même si elle se nomme existentialisme et même si elle parle de « l'engagement de l'être au monde ». Le concept reste un concept donc une bien lourde masse à animer par le désir, un outil bien pesant pour celui qui a choisi d'être comme un enfant.

Il y a pourtant un moment du discours qui me paraît précieux, c'est lorsqu'il se conteste lui-même, qu'il se fixe à lui-même ses limites, qu'il reconnaît son champ légitime et ce qui ne l'est plus.

La philosophie gris sur gris où stagne la pensée est donc un bras mort de la foi si elle est ce qu'elle est. Par Contre, si elle devient outil à débroussailler les philosophies, le mal par le mal, elle peut devenir bulldozer qui ouvre une aire de jeu dans la forêt des idées mortes pour les libres enfants des hommes.

III - La religion tue les symboles en les fixant : P134

La religion catholique n'a pas été nourrissante parce qu'elle ne s'est jamais adressée à ma faim, à mon désir, fonctionnant dans la zone des besoins: avoir, savoir, devoir, pouvoir.

Avoir: la richesse collective de l'Eglise

Savoir: le puissant appareillage dogmatique

Pouvoir: la hiérarchie, la puissance dite spirituelle

Devoir: la morale, la vertu.

Aucun doute vivant, aucune folie jaillissante, aucun élan dérangeant, aucun illogisme enfantin, aucune beauté naturelle ne venait me dire que le Dieu de ces gens là était vivant, désirant, gracieux, nourrissant et enivrant comme du pain et du vin, ardent comme un berger ou un fiancé.

La religion me paraissait le paradigme, le modèle même de la certitude éternelle, de la croyance immuable, du comportement prescrit et inscrit. Cette religion instituée me paraît faire souvent obstacle au jeu profond et libre des symboles qui fait la foi.

Il y a résurrection pour moi, chaque fois qu'une perte entraîne un gain, un manque un plus être, un vide une plénitude, un silence une parole vive, une peine une vie plus profonde, un lâcher un saisir plus ferme, un départ un retour joyeux, une demande modeste un don abondant, le renoncement au besoin le jaillissement du plaisir, la maladie la santé souveraine, le dénuement la splendeur de la nudité, la dépression une vie vraie et jaillissante.

La peine passée, notre mort, notre limite, à été acceptée, intériorisée, nous sommes descendus aux enfers et nous sommes devenus êtres de désir, comme le Christ ressuscité. Par contre, si fuyant cette blessure, ce passage au tombeau, nous restons

dans notre superficialité là où tout est clair, mesurable, vérifiable, comptable, rationalisable, c'est véritablement une vie de mort que nous vivons. Le refus de la vie n'est pas l'acceptation de la mort, c'est le contraire. Seuls les vivants peuvent rejouer la mort et la résurrection.

IV - Les idéalismes font l'économie du désir et du manque: P 142

L'attitude existentielle qui consiste à censurer l'irruption du désir dans l'existence le contraint à tourner sur lui-même dans la zone symbolique sans animer la vie extérieure. Ainsi le sujet se voit obligé d'établir une relation fusionnelle entre son existence et un

système de valeurs idéales qu'il charge de l'animer puisque son désir se trouve réduit à tourner en rond dans une sorte de rêve intérieur.

Tant que les hommes chercheront à vivre plutôt avec des idées bien solides, souvent fournies par d'autres, qu'avec l'impétuosité folle de leur désir bien à eux, le caractère centrifuge de l'espèce humaine le fait recourir plus facilement à l'intelligence « combleuse de vide » que dénonçait Simone Weil, qu'à la symbolisation qui intègre le manque pour en faire un espace de jeu gratuit et libre.

Ainsi passé de la religion close, de l'idéalisme sentimentale à la fois symbolique requiert l'intériorisation, l'intégration de la peine, de la frustration et en dernière instance de la mort. On quitte la religion compacte ou l'idéalisme pour atteindre à la foi quand notre vie se marie, s'intègre, ose enfin répondre à notre mort pour réaliser ce couple fécond parce qu'opposé. La foi s'instrumente essentiellement dans et par le corps.

V- Les affaires ne font pas l'affaire des vivants:P148

Les affaires: activisme et affairisme.

D'une autre façon, ce n'est plus la tête qui empêche le corps d'œuvrer le désir (sionisme, idéalisme) mais les mains, faisant passer le faire avant tout. C'est le corps producteur, l'être réduit à se justifier par sa production.

« Que faut-il faire ? » » je n'arrive plus à rien faire »

Ne plus pouvoir déployer l'activité combleuse de vide, pourvoyeuse de besoin, besogneuse mais étouffante, abrutissante, méprisante pour l'être créateur qui se voit ainsi transformé en sujet producteur.

Notre état essentiel, naturel est de créer, non de produire, de faire et de faire produire.

Montaigne: « notre grand et glorieux chef d'œuvre c'est de vivre à propos »

A partir d'un certain volume d'activité, d'acquisition et de frustration des biens, d'influence et de pouvoir sur autrui, le désir ne suffit plus à donner sens et énergie à tout cela.

On s'affaire dès que le faire n'est pas le simple fruit du désir, son prolongement naturel et qu'il existe pour son propre compte jusqu'à devenir sa propre motivation, absurde, mordant sa propre queue.

Les mondanités et le militantisme sont des divertissements jumeaux en ce sens que l'être s'y perd dans un projet social, dans un cas d'adaptation de soi au monde, dans l'autre, du monde à soi.

Quelles que soient les formes d'affairistes, elles ont en communs de voler l'individu de sa réalité corporelle, charnelle, de lui faire nier son lieu, son temps réel au profit du projet, de

la prospective, de la perspective, de l'amener à un oubli de soi et en particulier de sa gravité chantante au profit des besoins des autres.

Comment le désir s'y prend pour forcer les barrages La foi retrouvée ou la fin d'une désillusion P155

Comment remettre le désir en libre circulation dans tout l'être ?

Lowen: « La foi est une façon d'être présent au monde, d'être en contact avec soi même, avec l'univers, avec la vie; c' est le sentiment d' appartenir à sa communauté, à so pays, à la terre, par dessus tout c'est le sentiment d'être ancré dans son corps, dans son humanité, dans sa nature animale. La foi peut être tout cela parce que c'est une manifestation de la vie, une expression de la force vitale qui unit toutes les créatures; c'est un phénomène biologique et non une création du psychisme »

I - Les expériences primaires sont les racine de l'existence: P157

Expérience primaire: appréhension immédiate, chaude, brute d'un donné vivant et vécu, enracinement dans le vécu massif, global et affectif du corps.

1- La boussole du vivant donne son cap au plaisir (Jean Trémolières):

Le plaisir est le donné fondamental, l'assise radicale sur lesquels toute existence réelle doit s'appuyer faute de se réduire à un idéalisme, à une vie rêvée, pensée ou agie mais non vécue.

Tout plaisir, même le plus archaïque ou régressif, constitue l'éprouvé de référence sur lequel prendra appui toute l'histoire d'un être.

Le plaisir est la perception de la vibration profonde du désir à l'oeuvre dans le corps.

2- L'amour, plaisir - cadeau:

Le meilleur de notre plaisir nous ai donné par l'autre, échappant ainsi à notre contrôle, à notre attention industrielle, à notre activité besogneuse, à notre recherche fiévreuse. le plus vif du plaisir nous vient de quelqu'un d'autre avec cette gratuité précieuse qu'on nomme la grâce.

Montaigne: « Il ne faut ni fuir ni suivre les voluptés humaines, il faut les recevoir »

Seul mérite le nom de volupté , le plaisir reçu gracieusement d'un autre.

Rien n'est plus pareil pour celui qui a compris que **l'axe de vie** est le plaisir et que le meilleur de ce plaisir est reçu dans la gratuité, en cadeau, en don gracieux, en offrande, sans comptes ni contrepartie.

3- Si le plaisir est méprisé, la peine rappelle au vivant qu'il est vivant:

Les raisons du non désir:

La peur de vivre, la confiance excessive dans l'intelligence, la volonté, le savoir ; la crainte de manquer de biens, de pouvoir, de satisfactions de toutes sortes; le recul devant le plaisir vertigineux et le désir torrentueux.

Le désir se tait et le plaisir s'absente quand on a refusé de leur faire confiance.

Lorsque le plaisir n'est plus là, alimenté par le courant têtu du désir, c'est la souffrance, le mal, la peine, la douleur qui font leur apparition. La souffrance est le moyen, le recours dont dispose le désir pour faire entendre son droit souverain.

La pédagogie du vivant n'utilise la punition que lorsque toutes les récompenses et les promesses ont été repoussées et méprisées. Il reste alors pour l'être vivant, mais qui se refuse à l'être, à toucher le fond de sa peine puisqu'il craint les sommets du plaisir.

4- Les expériences paroxystiques sacrées, mystiques, esthétiques sont aussi des gouvernails de profondeurs:

Abraham Maslow:

Expériences paroxystiques: toute la gamme des phénomènes émotionnels profonds qui porte et anime le plus radical et le plus essentiel de la vie psychique: l'amour, la création, l'expérience sacrée ou mystique, l'expérience esthétique: rôle structurant pour l'être.

Yves Prigent fait aussi entrer dans le domaine des racines existentielles les expériences douloureuses, profondément et réellement vécues.

Le plaisir et la peine sont les bases de la foi, de toute naissance et de toute renaissance de la foi, deux faces d'une même réalité.

La foi doit s'établir, prendre son essor, à partir de cette expérience à double face, à double visage peine et plaisir qu'on peut appeler expérience paroxystique ou expérience primaire, les « gouvernails des profondeurs » pour Trémolières.

5- Les expériences primaires sont le rappel de la réalité de l'être, du monde et de leurs mystérieux rapports:

L'expérience primaire est l'épreuve de vérité, la vérification sans échappatoire, le moment où se vit les sommets du plaisir et les abîmes de la peine, où l'être à l'occasion de se sentir vrai et réel.

La peine véritablement vécue est un outil de forage qui, se frayant un passage dans l'épaisseur de l'être, arrive au noyau dur, à la couche fondamentale à partir de quoi toute falsification est impossible et toute fuite inutile.

Le cri de la peine est aussi nu, vrai, véritable, vérifiant, véridique que le cri du plaisir.

Quand le plaisir et la peine sont absolus on assiste à un phénomène étrange relevé par Groddeck: au sommet de la volupté, au plus abyssal de la peine, l'homme se tait, son visage, son attitude, sa mimique deviennent celles d'un tout petit enfant, révélant l'être dans sa réalité sans fard et sans déguisement, fut-ce du langage et de la mimique sociale.

La « connaissance E » de Maslow: connaissance profonde où l'être perçoit les autres êtres dans leur essentialité et leur globalité.

La prise de conscience de soi comme être se fait dans la flambée du plaisir ou la brûlure de la peine, en tout cas dans un embrasement profond qui tout à la fois nous éveille et nous éclaire intérieurement.

6- Ceci se vit dans le corps: attitudes, postures, corporage plus que langage:

Marcel Jousse: « N'est réellement reçu, compris, senti de ce qui nous entoure que ce que nous avons rejoué dans les gestes simples de notre corps »
ce corporage qui s'oppose au langage « algébrogé » nous éveille simultanément à la vie alentour et à la vie en nous.

II - Retrouver la foi c'est retrouver les attitudes d'autorisation, de désenclavement, de jeu, de centrage p172

Retrouver la foi consiste à s'appuyer sur les expériences primaires de peine et de plaisir, et aussi à découvrir ou redécouvrir:

- cette attitude , cette position d'ouverture où l'être reçoit et désire, laisse circuler le flux vivant dans son corps, son monde et son existence
- ce corporage vif, cette mobilité du geste, où le désir apprend à s'incarner et le besoin à se renoncer
- ce jeu jaillissant et imprévu, où les symboles animent à chaque instant l'existence
- ce centrage sur la profondeur, à la source profonde et cachée dans l'intime, intarissable et chantante, pure et claire, fluide et généreuse (à protéger des pollutions)

Qu'est ce donc qui alimente cette source, qui fait cette eau si pure, si désaltérante, si vivifiante ?

III - L'autorisation ou tu es ton désir: P176

1 - Demander avec confiance le désir de l'autre, c'est l'aimer:

Nous avons été autorisés, fondés dans notre désir, à chaque fois que quelqu'un nous a regardé, nous a touché, nous a considéré, nous a reconnu, nous a accepté tel quel, tout simplement chaque fois que nous avons été aimés. L'amour, c'est de la pratique, de la pratique bien banale.

Simone Weil: « Considérer quelqu'un comme il est, c'est l'aimer »

La foi est la libre circulation du désir dans notre être et l'amour la foi dans la même liberté circulante du désir d'un autre. Cette considération confiante, aimante, je l'appelle l'autorisation.

« Deviens ce que tu es puisque tu m'enchantes même quand tu me déçois »

La mère est la première dispensatrice de cet amour autorisant. En répondant à la première faim, la première présentation du sein a appris au nouveau né que le manque introduit au plaisir, que le besoin annonce le bonheur, qu'à ce vide du dedans correspond une abondance du dehors, qu'il est doux de de demander et de recevoir.

On meurt de n'être pas aimé, on revis de l'être.

2 - Il y a une demande du psychologue: « Deviens ce que tu es »

Le psychologue existentiel regarde, attend, appelle, demande à son patient d'oser devenir ce qu'il est: c'est le banal de la pratique.

Le symptôme est le fruit d'une négociation entre le désir et la peur de vivre.

Quand nous considérons un patient avec ce regard autorisant, emphatique (Rogers) ce n'est pas vertu morale ou procédé technique mais réalisme d'expérience, foi chaque jour vérifiée.

Cette audace à sentir son désir(ou sa face verbale la parole) est l'affaire de ce que je nommerai le désenclavement.

IV- Le désir se désenclave, s'incarne, sur un signe de vie P182

1- L' idéologie quadrangulaire et paradoxe libérateur:

J'appelle idéologie toute cette intelligence bêtise qui croit qu'on aborde la vie avec son cerveau et qu'on marche sur la tête. Tout projet, toute attitude de désenclavement se heurtent à ces idéologies.

Comment les grands désenclaveurs s'y sont pris pour faire éclater les raisons raisonnables et les idées idéales ?

- Ils sont en situation de vide idéologique, ne se réfèrent à aucun système et ne faisant partie d'aucun assemblages de concepts ou d'idées fixes.
- leur parole est restée vive, ne se fixant pas dans l'écriture.
- ils ont joués de l'ironie et du paradoxe « qui veut garder sa vie la gardera « « qui veut garder sa vie la perdra »

2 - Le corps, lieu de l'aveu et du pardon:

A propos des « psychothérapies à médiation corporelle » :

Qu'il s'agisse de yoga, de relaxation, d'expression corporelle, de techniques de bioénergie, on rend la parole au corps, parole effective de peine et de plaisir, d'aveu, donc chargée de sens existentiel pour qu'il nous dise ce qui lui chante et ce qui le révolte. Le patient écoute ce que son corps a à lui dire dans la peine et le plaisir.

Le désenclavement par et dans le corps est aussi affaire de vie quotidienne et le fait d'une remise en circulation du flux désirant dans tout l'être par ce « corporage » dynamique. Si les sports, les arts, les techniques corporelles nous apprennent à vivre, le corps peut aussi s'exprimer d'une autre manière: la maladie.

Un des bons usages de la maladie dont parlait Pascal, pourrait être de prendre conscience de l'enclavement existentiel qui en est souvent l'origine. Les maladies dites chroniques ou à rechutes le sont souvent parce qu'elles n'ont pas été entendues dans leur sens profond, entraînant le changement d'attitude qui conviendrait, la conversion qu'elles demandent, elles en sont réduites à se répéter inlassablement.

3- « Se laisser toucher tous les jours par quelque chose ou par quelqu'un »

Nous sommes les uns pour les autres des signes de vie et notre vie se nourrit de tels signes

Texte du film « Face à face » de Bergman:

« Il faut se laisser toucher tous les jours par quelque chose ou par quelqu'un afin de devenir réel »

4- L'existence se met en marche sur un mélange mystérieux d'illusion et de désillusion:

Le désenclavement du flux désirant peut prendre des voies moins affectives: des voies existentielles (spirituelles).

Soudain un être prend conscience de son attitude habituelle dans l'existence, de son caractère figé et dans le même temps et sans doute dans le même mouvement ressent la nécessité, le désir de changer de position.

La conversion: ce retournement de l'être soudain las d'avoir gardé longtemps une mauvaise position et qui se retourne sur lui même sans débat, sans réflexion, sans hésitation, avec une sorte de majesté simple, d'efficacité sans bavures, de grâce confiante. Ces conversions, ces retournements, se produisent souvent de façon inopinée, gratuite, gracieuse, donnée.

Elles sont favorisées par certaines situations paradoxales de sécurité/insécurité.

Avant un retournement, l'être éprouve souvent une tension anxieuse, une tristesse indéfinissable, rappelant le calme avant la tempête. Soudain un point de basculement est atteint lorsqu'un mélange juste s'est établi entre la sécurité et l'angoisse, la paix et l'excitation, le lâcher et le prendre, le désir et le réel, peut être la mère et le père, la vie et la mort.

Alors l'acte, la parole, le geste, surgit, attendu mais étonnant, juste et simple, limpide et clair, évident.

Le potentiel devient actuel, le rêvé agi, le désir plaisir, la tension création, le virtuel réel.

« Qu'est ce qu'une décision ? » Cela n'a rien à voir avec la volonté, mais dans un temps où le possible et l'impossible, le désir et le réel, la nécessité et la gratuité, la confiance et le refus, l'illusion et la désillusion se sont mélangés dans une proportion juste, heureuse, vivifiante, c'est une modification de son être.

Le désenclavement requiert cet équilibre juste et mystérieux d'illusion et de désillusion, à partir de quoi l'existence se met en marche.

5- La psychothérapie facilite la désillusion par le dévoilement et l'illusion par l'écoute d'un chant fondamental:

Winnicott: « Le désenclavement thérapeutique peut se produire avec l'aide combiné de l'illusion et de la désillusion »

Le thérapeute aide simultanément le patient à se désillusionner sur l'attitude dans laquelle il s'était figé et à s'illusionner, c'est à dire prendre confiance, sur une alternative existentielle. A la désillusion correspond le dévoilement, à l'illusion la prise de conscience du sens et de la profondeur.

A propos du dévoilement: il s'agit d'une parole vive, d'ouvrir les yeux non d'aveugler, de faire prendre conscience non d'imposer, de faire sentir et éprouver non penser et raisonner.

Ne peut être dévoilé que ce qui est perçu dans le mouvement de la vie et non ce qui doit être conceptualisé ou imaginé. Ne peut être dévoilé que ce qui est implicitement dans la pratique vivante du sujet, de telle façon que le patient le percevant se rende compte qu'il le savait déjà obscurément.

Le dévoilement existentiel n'est pas affaire d'interprétations savantes mais affaire de justesse du mot, de la voix, du geste, de l'attitude.

V- Nous rejouons notre désir sur des symboles P201

L'alchimie mystérieuse et à tous moments renouvelée de la vie symbolique assure à l'existence l'inattendu créatif et la coloration personnelle qui en font son prix et sa saveur.

Trouver, retrouver sa foi, c'est apprendre, réapprendre à laisser jouer les symboles dans l'espace de l'intériorité. En cela apprendre, réapprendre à vivre, c'est apprendre, réapprendre à jouer, à laisser jouer en nous ce que notre histoire profonde y a déposé, ces pansements et ces baumes consolateurs et pardonnants que sont nos symboles.

1- Apprendre à jouer de ses symboles:

Pour qu'il y ait du jeu, il faut donc que la béance ontologique, la faille interne soient largement ouvertes. Chaque fois que nous sommes en situation et en attitude réellement et profondément humain, cette aire de jeu interne, cette déhistoire de l'être, se marque et se ressent.

En jouant, on expérimente que le meilleur est donné quand quelque chose en nous accepte de lâcher, de laisser jouer, de laisser vivre librement et gracieusement les zones les plus humbles et obscures de nous même.

2- Le symbole chante le tout:

Le moindre des objets, des lieux, des êtres, s'il est placé au cœur de notre béance intérieure, joue dans cette vivante caisse de résonance, rejoue tout le chant de notre être et tous les chants du monde.

3- Il parle au corps :

Les symboles sont les ambassadeurs du monde dans notre corps, les inducteurs magiques du jeu et du rejet corporel. Par eux, le monde lui parle directement.

4- Il dit la mouvance du monde et de la vie:

Les symboles se meuvent comme la vie, ils nous apprennent ce que Jousse nomme « bilatéralisme » ou « démarche oscillante ». Ils incitent à une marche simple, sage, humble, rythmée, alternante, oscillante, ils sont des ponts, un pied dans chaque monde.

5- Il se fait allié du manque:

Le symbole nous fait accepter la trace de la mort dans notre existence, c'est à dire le manque, en ce faisant complice du vide, du creux, de la béance, en permettant à l'objet du manque d'être représenté, rejoué, replacer sur cette vaste scène de notre espace intérieur. De cette représentation, de ce rejet naît une autre présence encore plus présente parce qu'intérieure, intime, incorporée.

L'expérience de ce jeu absence-présence par la symbolisation est la base de la foi trouvée ou retrouvée, où la vie est menée malgré le manque, la mort, à cause du manque, de la mort, grâce au manque, à la mort.

C'est le manque, la mort, qui permettent à la vie de nous donner nos plaisirs fondamentaux; plaisirs de plénitude conquise sur un vide, accomplissement au delà de la perte, métaphore de la résurrection.

6- Laissez nous nos symboles et ne cachez pas votre jeu:

C'est une question de vie ou de mort, de vie et de mort, de vie dans la mort.

Messieurs les moralistes, dogmatistes, scientifiques, rendez-nous nos symboles, que nous jouions sur eux à tout instant notre vie et notre mort, notre plaisir et notre peine, nos rêves et nos renoncements.

Messieurs les docteurs, en médecine, en philosophie, ou en théologie, si vous voulez nous apprendre à vivre, apprenez d'abord à jouer.

VI - La souveraineté ou ce qu'il y a de bon en toi, c'est toi P212

1- L'intériorité, source ombreuse:

On pourrait dire aussi l'intimité, la profondeur, l'âme. Ce que nous avons de plus personnel et de moins apparent et clair à nous même et aux autres.

C'est le lieu de l'émergence du désir, **le centre de l'être**, immuable et constant.

Cette stabilité profonde fait que malgré les vicissitudes de mon histoire et les influences de mon environnement, je suis le même.

L'intériorité porte en elle sa justification souveraine

La souveraineté est la prise de conscience que l'émergence de notre désir se produit au plus profond de nous même, dans ce creux ombreux et mystérieux qui échappe à l'environnement et à notre volonté rationnelle.

Nous sommes souverains lorsque nous fonctionnons à partir de ce centre, à l'instar d'un bon roi, nous décidons alors en dehors des pressions extérieures (satisfaction à donner à autrui, besoins personnels à contenter, peur de perdre ou manque) et des contingences internes, avec l'aisance souple que donne l'**autorité naturelle**.

Autorité souveraine: désir centré

Pouvoir tyrannique: besoins périphériques

Le bon roi est celui qui porte en lui sa propre justification et ne doit de compte qu'à lui même. Il est indépendant et libre par rapport aux marques d'estime ou de désapprobation de ceux qui l'entoure, comme vis à vis des biens qu'on lui donne ou qu'on lui refuse.

Il n'attend rien de personne puisque tout lui appartient par nature.

Il sait accepter privations et humiliations, puisqu'elles ne peuvent pas porter atteinte à sa royauté qui échappe aux vicissitudes des temps et des lieux.

Elle permet d'être seul en présence d'un autre

Ce lieu est celui qui nous transcende et nous échappe, comme dans un film continu de désir qui nous a précédé et qui nous suivra.

Trouver, retrouver la foi comporte donc aussi une prise de conscience que ce désir, s'il est mobile, énergumène, est aussi celui de l'intériorité souveraine.

C'est au centre de nous même que nous sommes « pleinement soi dans la pleine présence de l'autre » à un « Absolu du désir » où nous sommes le plus présent à nous même et le plus mystérieusement absent.

Prenez de la profondeur, on se s'y bouscule point

Combien il est heureux pour l'homme de **regagner son centre** quand la tempête menace et que l'orage gronde dans son existence. Solitude heureuse et fructueuse qui justifie cette « fuite » en dedans dans le désir et illustre cette aptitude à être seul en présence des autres: **le centrage**. Ce point central d'où la décharge vivante se produit avec force et souplesse

b- L'autorisation se trouve sur coup de faiblesse:

Le tyran prend le pouvoir par un coup de force, le désir doit sa souveraineté, prend son pouvoir, par une faiblesse acceptée, symbolisée, habitée, réparée.

La dépression, noces tragiques de la vie et de la mort

De leurs noces violentes et tragiques, naîtra le désir souverain, tenant de cette double filiation l'audace de regarder bien en face côté vie et côté mort, plaisir et peine, désir et manque.

Se retourner en son centre, s'autoriser sérieusement à exister, se fait après le passage d'une sorte de mort. Accepter et se donner à soi même cette mort est un courage, un signe de santé et d'espérance alors que les chemins de la soumission sont tellement rassurants et reposants.

La vie devient plus libre d'être passée par la mort, le désir est capable de renaître, de ressusciter, réparateur et créateur, libre et mobile.

D'autres formes de déstructuration sont des chances de vie renouvelée

Toute régression, désintégration, dissolution de la conscience, sont autant de chance pour la vie de prendre un nouveau départ vers une autre manière d'être; **de créer son oeuvre**. Sans l'acceptation de cette dissolution, le vivant ne peut que subir la loi de la répétition dans l'identique, c'est à dire la loi de la mort ou de la non-vie, du néant existentiel dont aucune renaissance n'est à espérer.

Qui veut garder sa vie bien structurée et bien compacte la perdra.

Le Nouveau procède par mutation, métamorphose, mort et résurrection. L'existence se met en marche après l'orage où s'affole la boussole du vivant.

Ces voies de la faiblesse sont reçues avec reconnaissance par ceux qui ne veulent pas mourir avant d'avoir vécu.

Arrêter le tourbillon de la pensée en maintenant l'éveil repose l'être en « état de jachère » (terme de Masud Khan) comme la terre parfaitement préparée et maintenu au repos pour les moissons futures, en attente confiante, dans le non-faire, en disponibilité sobre et calme, ouvrant la porte de l'intériorité désirante.

3 - Une fuite en dedans confiante et désespérée sur un simple signe de vie:

Passage de la faiblesse à une force renouvelée:

Au fond de la faiblesse, l'être peut dans un retournement confiant et désespéré, fuir en dedans, lâcher et plonger dans ses profondeurs, fidèles mais inconnues, stables mais obscures.

Ne plus rien attendre de la puissance pour miser sur la force du désir, ne plus espérer de satisfaction pour revendiquer le plaisir d'être, ne plus croire à la survie pour parier sur la résurrection. **La vie est plus forte que la mort.**

Plus encore la présence bien vivante d'un être de désir bien centré sur lui même, sur son intériorité vive apporte à celui que la mort a saisi un soutien pour trouver cette audace désespérée qui le fera plongée en lui même, se retourner enfin vers sa propre intériorité, donner enfin à son rôle central dans son existence, le reconnaître pour ce qu'il est: le souverain de la vie et de la mort.

Plus j'ose descendre dans l'ombre chaude qui m'habite, plus je suis désirant, plus la revendication à être, à vivre vraiment, à jouir pleinement se fait claire, tendue souveraine. Plus on s'enfonce, plus on brûle, plus la tension est grande, plus fort est le jaillissement lumineux et éclairant du désir.

4- Ainsi le désir se révèle: réparateur créateur gratuit, mobile, véridique:

Le désir est réparateur d'abord de son être propre, il restaure la vie en la faisant passer au delà du manque. Il est aussi réparateur pour autrui, il apprend à entendre la peine des autres, à la supporter, à vivre avec, seule façon véridique de compatir.

Le jaillissement de désir au delà de la béance est créateur et fonde la réalité, la vérité de l'être, de ses rapports au monde et de son histoire. Ne se laissant pas voler ses amours et ses peines, l'être connaît la vérité de ceux qui l'entourent en même temps que sa vérité propre, renouvelant sa relation à autrui, toujours à conquérir et à ajuster.

5- Le désir marqué du signe de la mort ouvre à un nouveau régime de relation a soi et aux autres :

Seul le désir émergent de la mort et marqué par elle est capable dans la vie de relation, de solitude et de sollicitude (affection), d'altérité (différence) et d'altération (changement)

La capacité à être seul

Surtout en présence d'un autre, est le fait précieux de la double face du désir. Aller vers l'autre est la face vitale du désir, se recueillir en soi est sa face mortelle du manque. Cette capacité à vivre la solitude permet la continuité profonde du vécu et par elle, l'histoire, la paix intérieure, la fidélité créatrice.

La culpabilité traversée devient sollicitude

La capacité à se faire du souci pour ceux qu'on aime vient du désir qui a appris que la peine, le manque, la mort, peuvent être réparés, dépassés, par la force opérante de la vie.

Nathalie Janvier

Le besoin oscille de l'insouciance à la culpabilité bloquante, le désir affronte les peurs et les espoirs, les peines et les plaisirs de ceux qu'il aime, car il connaît d'expérience la résurrection.

La différence acceptée permet l'altérité

Le rapport à l'autre comme autre, sans tricherie. Le désir accepte le manque, la distance, la différence (la mort) dans le mouvement de vie. Il ne se perd pas en l'autre et ne l'absorbe pas.

L'altérité reconnue reconstruit l'altération amoureuse

Elle rend possible le changement, le bouleversement mais non la destruction de soi dans un rapport avec un autre.

L'être de désir issu de l'expérience dépressive se vit comme une émergence, une présence issue de l'absence

Un autre type de présence à soi même, une vie à chaque instant reçue comme un cadeau.

Alors être ne signifie plus faire, penser, agir, réagir, posséder, comprendre, savoir; mais à ce peut de chose qui persiste malgré tout et qui pointe du fond du néant, qui s'affirme humblement du fond de l'absence, du vide. Le désir n'est pas une instance fixe et stable mais un lieu vivant à la fois créé et créateur, émergence à chaque instant renouvelée.

Cette présence intérieure est pour certains une Présence

Un Autre originel, Autre plus intime que mon intime. Un Désir absolu, absolu du Désir, source pure et intarissable, insufflateur de l'animation de chacun et animateur commun du désir de tous. Cette Présence Désirante absolue, certains la nomme Dieu.

La présence vivante du Désir du Père se devine par transparence dans l'humilité vivante, mourante et triomphante du désir de Jésus. En cela l'homme est à la fois celui qui laisse entrevoir la puissance désirante, créatrice et réparatrice du Père.

La capacité à être seul en cette Présence, d'en éprouver un plaisir plénier, constitue pour certains êtres de désir l'expérience fondamentale de l'intériorité comme source intarissable et libérante de leur vie.

Sous l'effet de cette présence intérieure, brûlante et pressante, les enclavements sautent, les stases circulent, les bras morts s'animent, les crispations lâchent, le discours cède la place à la parole, les besoins sont subvertis en désir.

Cette présence profonde à soi même est le fondement du véritable centrage d'un être.

VII- Ces coups de faiblesses ou le désir prend le pouvoir sont des chances à ne pas manquer: P236

On ne change que par un grand amour ou une grande souffrance. Sans l'amour de soi, auquel renvoient le plaisir et la peine, il ne reste plus que les singeries de l'amour- propre, c'est à dire rien.

Les chances de la dépression bien bien là, dans un renouveau de l'être, enfin capable de se laisser profondément animer par son désir.

Cette nouvelle naissance par la mort est délicate et fragile comme toute naissance. En retrouvailles avec lui même, comme un enfant, il fait connaissance pour la première fois peut être avec sa vérité, respectons cette lune de miel avec lui même.

Après une grande peine, comme au début d'un grand amour, il faudrait que les êtres puissent se retirer du monde jusqu'à ce qu'en eux grandissent l'enfant nouveau né.

Propositions pour une éthique sans morale P239

I- Pour que la vie demeure à jamais désir

L'abandon des préceptes et des principes moraux est l'introduction nécessaire à une éthique vivante.

L'application soumise de préceptes préformés et l'exécution de comportements téléguidés sont une négation, un refus de la foi comme aventure véridique du désir à l'oeuvre dans une existence

La foi, le désir, la parole, le plaisir sont fragiles parce que plus vivant de tout ce qui est vivant. L'éthique est l'ensemble de toute les précautions pour protéger cette fragilité et ne pas laisser s'éteindre la flamme.

II - La loi « en vue de la transgression » p 244

Les ennemis les plus redoutables de la conscience éthiques sont les règles morales.

Saint Paul: « La loi est faite non pour la soumission mais pour la transgression »

Winnicott: « La transgression pour la culpabilité; la culpabilité pour le pardon et pour la réparation » « la réparation pour la sollicitude, la bonté, le souci des autres, le 'concern' »

l'Evangile: « Le souci des autres pour l'amour de Dieu »

Donc la transgression de la loi est la voie étroite pour la fête du père (le fils prodige: « il y a plus de joie dans le ciel pour un pêcheur qui se repent »)

Saint Paul: « La loi ne fait que donner la connaissance du péché »

Heureuse loi qui donne l'heureuse faute qui nous vaut le bonheur de nous pardonner
La loi morale ouvre le champs de notre conscience éthique; à notre foi d'y naviguer, de la traverser dans la plaisir et la peine, le pardon et le souci, la sollicitude pour nous même et pour les autres.

Le respect de la loi morale, comme tout respect, tue l'amour la loi n'est pas là pour qu'on la respecte mais pour qu'elle nous dérange et nous éveille, pour qu'elle nous oblige à n'être pas innocent mais pardonné, pour que notre existence soit un lieu de déchirures et de réparations permanentes, qui sera **ce que nous aurons accompli de meilleur et de plus profond dans notre vie, le fruit précieux de la foi vivante.**

III- Jouer sa vie sur quelques images, quelques paroles chantantes avec le sérieux attentif des enfants p246

L'éthique, comme tout ce qui est sérieux, est un jeu avec soi, avec les autres, avec le monde, avec les règles elles mêmes. C'est une certaine façon de jouer sa vie sur des symboles, des images vivantes, des gestes simples, des mots, avec le sérieux attentif des enfants, des poètes, des innocents, des saints.

Ne pas se laisser distraire par l'environnement, ne pas perdre de vue son jeu: le plaisir cette vigilance , ce « sérieux » cette « attention ».

Simone Weil: « augmenter sans cesse par l'attention bien dirigée la quantité de ce qu'on ne peut pas ne pas faire » et éviter les divertissements qui « comble un vide » qui empêchent le jaillissement joueur du désir.

Se méfier de tout ce qui est quadrangulaire, joué d'avance, c'est à dire pas joué: l'organisation, la réglementation, les idées trop claires, la rigueur , les attitudes vertueuses basées sur la réflexion et la volonté.

Un acte issu du besoin de faire son devoir est un obstacle, un divertissement par rapport au comportement éthique né d'un véritable désir joué symboliquement dans la peine et le plaisir.

Etre « sérieux » « attentionné » vigilant:

C'est savoir rester sans rien faire, sans rien penser, sans rien écouter de la rumeur extérieure, attentif seulement à cette présence rejouée dans la paix intérieure qui est la sève de notre existence, la seule source non polluée de notre vie éthique.(basée sur l'expérience, le vécu)

Boris Vian: « Appuyez-vous sur les principes, ils finiront par céder »

IV- La saveur âpre de la vérité: P250

Cette vérité est celle à laquelle s'applique à chaque moment, chaque homme qui en a le courage et la force. Elle ne consiste pas à dire toujours la vérité ou à faire toujours ce qu'on a annoncé, le souci extérieur de cohérence étant peut être fondamentalement faux, puisque la réalité est ambiguë et l'être humain précaire et mystérieux.

Les êtres quadrangulaires, trop carrés, trop francs qui se déclarent incapables de cacher la vérité, s'auto-illusionnent puisqu'ils ne l'a connaisse pas eux même ! Ils ne voit que les pièces trop bien rangées de leur royaume, en ignorant les greniers et les oubliettes.

La vérité de l'être se trouve dans la pudeur où il se reconnaît comme une réalité souveraine, dans l'humilité et par le mal pris en peine. Cette vérité de l'être est un courage, le courage d'être un homme de plaisir et de peine.

Le temps: ne pas chercher à le braver en utilisant tous les moyens que l'imagination et l'intelligence mettent à notre disposition pour « gagner du temps » ou pour « tuer le temps » mais ne rien perdre de la charge de plaisir et de peine, d'angoisse et d'espérance, de vie et de mort de chaque moment qui passe.

Vivre la présence attentive à la profondeur du présent comme un fleuve continu à la permanence essentielle sous des formes multiples.

Le « sérieux » existentiel demande aussi la vérité du lieu où nous sommes c'est à dire notre corps et le monde qui nous entoure auquel il donne et reçoit forme et sens.

Je suis là où est mon désir et mon sentir .

« **l'homme est là où est son coeur** » dit l'Écriture

V - La sollicitude pour son désir: P253

Elles ont besoin, ces zones profondes et chaudes, d'être nourries et protégées, soignées avec sollicitude. La principale nourriture du coeur, c'est le contact chaud, ardent avec les autres; sa respiration, c'est le jeu permanent des symboles; sa protection c'est la paix.

1 - Se laisser nourrir le coeur:

C'est « se laisser toucher tous les jours par quelque chose ou quelqu'un »

On ne vit pas avec coeur, ardemment et profondément sans rencontrer à tous moments ses limites, sans multiplier les collisions, les glissements, les dérapages de toutes sortes.

La vertu est affaire de forts, d'adultes, de puissants, de religieux; non de faibles, d'enfants, de saints.

2- Donner à respirer à tout l'être au grand vent des symboles:

L'intériorité a aussi sa respiration, jeu a double face, à double temps, à double sens des symboles; c'est rejouer à sa façon le monde comme la respiration consiste à prendre et pêcher l'air qui nous entoure pour animer et aviver le corps.

3 - Lui assurer la paix:

Le désir fragile, comme un enfant, doit recevoir « des soins suffisamment bons »

Garder la foi, le centrage sur le désir, sa libre circulation dans tout l'être, n'est possible que si nous assurons une certaine paix à notre identité.

Outre la quiétude, il faut de la chaleur et de l'amour pour que l'enfant grandissent au sein d'une « famille » ou d'une « communauté » qui ne soit pas une alliance d'intérêts pour la satisfaction de besoins.

4- Aimer son désir comme un don précieux:

Ce que j'ai de plus personnel m'a précédé, me dépassera, se trouve là par l'insufflation d'un Désir encore plus radical, encore plus souverain, encore plus créateur. J'aime en moi ce désir que je ressens comme le don le plus précieux du Père le plus aimant.

5- Reconnaître son régime spécifique: le dû changé en don, la dette jouée, le jeu gracieux sur des images bien à soi:

Son système d'échange: le dû changé en don

Si nous ne voulons pas voir s'absenter notre désir, et avec lui la foi et l'existence, il doit être vécu dans le régime spécifique qui lui est propre. Ce régime spécifique a été nommé régime de la foi par opposition au régime de la loi, régime du désir par opposition au régime des besoins.

Dans le régime du désir, dans son système d'échange, le dû devient don, la dette n'est pas payée mais jouée. C'est la révolution du gratuit et du gracieux: **de la grâce**. On ne peut s'indigner de la perte, du manque, de la nuit, si on a expérimenté la générosité fidèle des matins.

L'essentiel nous le recevons en donnant, nous le donnons en demandant.

.....

Je termine ce résumé du livre par cette citation de Jean Trémolières, si cher à Yves Prigent :

« Comme chacun sait, quand on veut faire un double saut périlleux, il est bien dangereux de commencer par dire comment on va s'y prendre. Il faut plutôt vouloir, imaginer, essayer et surtout ne jamais perdre l'espoir qu'on y arrivera. Or, c'est l'individu seul qui peut faire sa société. Nos maladies, les maladies de notre angoisse nous ramènent à nous-mêmes. C'est chacun de nous qui, en portant sa croix, en acceptant chaque matin de reprendre sa route sans perdre les traces de l'amour, de la confiance, sera la goutte de sève, le grain de sel qui donnera son sens à une société qui, autrement, le perd. C'est en acceptant, en apprenant à porter son angoisse que l'homme se guérira et trouvera son chemin.»

Et ce passage des « dialogues avec l'ange » qui corrobore si bien le livre d' Yves Prigent:

La vraie réponse devient partie de toi-même.
Car, vois-tu, chaque question est manque.
Si la réponse te remplit, il n'y a plus de séparation.
La réponse la plus certaine,
c'est qu'une nouvelle question se forme en toi.
Dehors, le vent fait rage.
La tempête souffle.
Mais nous transperçons la pensée aussi,
vers la vibration la plus fine, au-delà de la fatigue,
de la douleur, du doute, de la mort.
Nous nous approchons...

[E32L - 199]

Conclusion personnelle :

Yves Prigent nous chante un véritable hymne à la vie au delà et au dedans de la mort, ce livre est un enchantement pour le vivant, chantre de toute existence humaine. Tout est si simple, et pourtant tout est si compliqué, avec cette ambiguïté paradoxale qui nous caractérise, nous êtres humains, êtres de peur et de joie !
Pussions nous garder nos yeux de nouveau- né dans nos corps grandissants ?
Pussions nous grandir en regardant et non en pensant ?
Pussions nous penser « juste » notre être en cérébrale complétude ?
Pussions nous compléter, notre vie durant, ce manque, ce monde magique du symbole où se jouent les contes de fées où nous sommes les héros ?
Mais si tous ces rouages avait été parfaitement ajustés, dès notre premier souffle, alors notre existence même n'aurait certainement pas été justifiée, morte avant d'être née.
Il me semble que seule la vie insufflée nous donne le courage d'évoluer, sinon, comme un bateau quittant la rive, sans souffle de vent, n'ayant pas de barre à tenir pour garder le cap, n'ayant aucune destination, nous errerions, non comme une âme en peine, mais plutôt sans âme.